



NÎMES

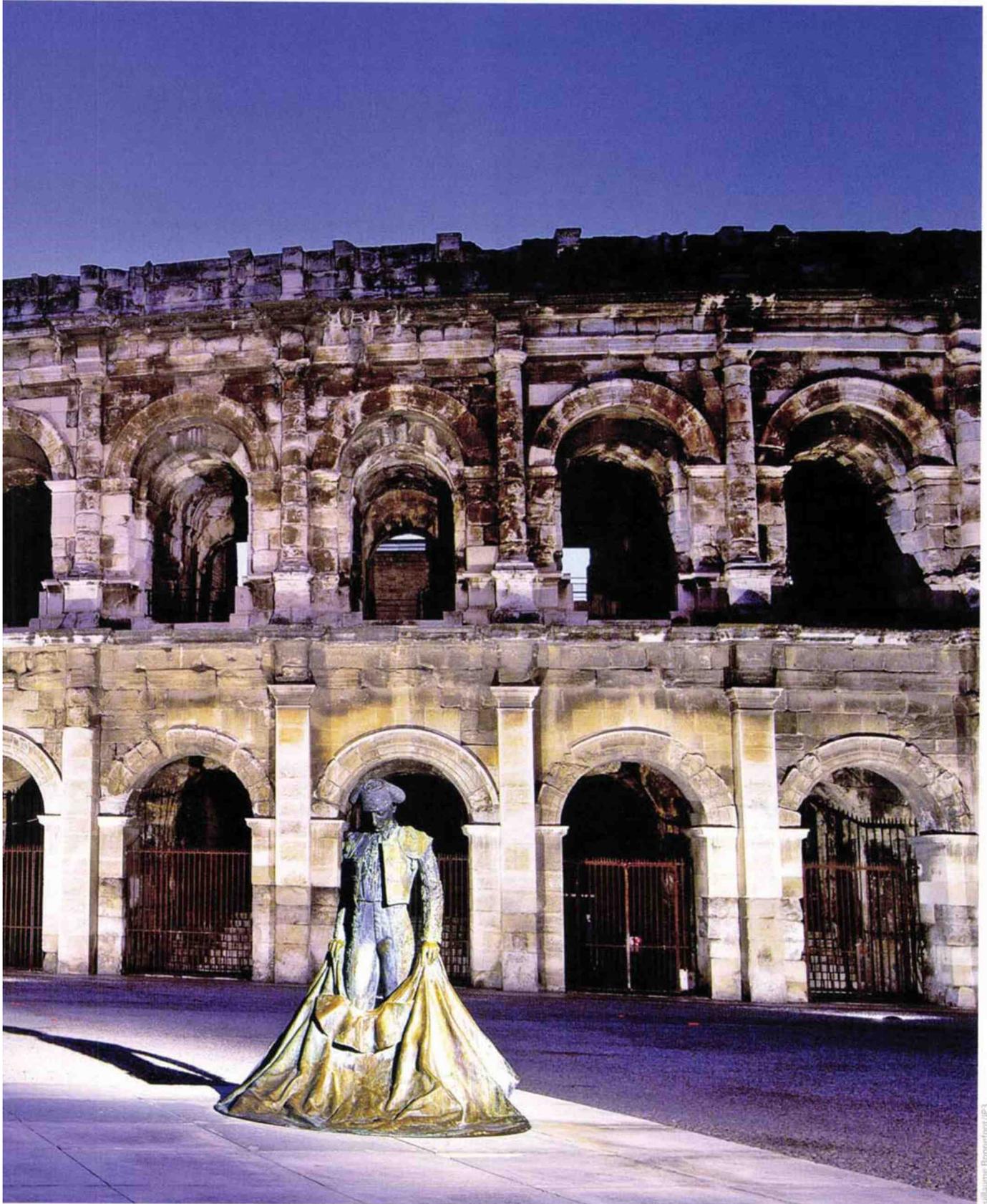
VIVE LA REINE DES ARÈNES !

Fragilisé par les infiltrations d'eau, l'amphithéâtre de l'ancienne cité romaine fait l'objet, depuis dix ans, d'un ambitieux programme de sauvetage. *GEO* vous emmène dans les coulisses de ce chantier colossal.

PAR DÉBORAH BERTHIER (TEXTE)



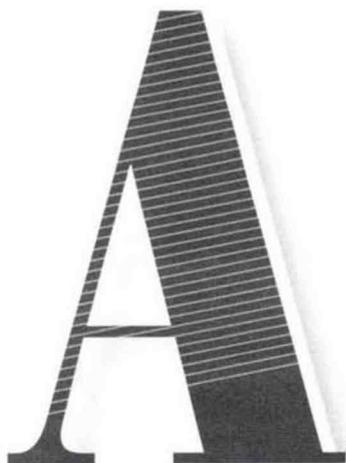
Malgré l'état de préservation remarquable de sa façade, le monument porte les stigmates de deux mille ans d'une histoire mouvementée.



Guillaume Bonnetfont 1923



ÉTAPE 16



ttablé à la terrasse du café de la Grande Bourse, Daniel-Jean Valade assiste au bruyant spectacle qui se déroule de l'autre côté de la rue. Telles de grandes voiles, d'amples bâches blanches masquent l'échafaudage haut de 21 mètres installé de part et d'autre de l'arène. L'adjoint à la culture de Nîmes doit hausser la voix pour couvrir le vacarme des travaux : «Déjà, quand j'étais gamin, on voyait des échafaudages presque en permanence autour de l'amphithéâtre.»

En deux millénaires d'histoire, les arènes de Nîmes en auront connu des chantiers. Edifiées par les Romains au II^e siècle pour les combats de gladiateurs et de fauves, elles ont ensuite été transformées en forteresse par les Wisigoths, puis en résidence des comtes carolingiens, sous Charles Martel, avant d'accueillir entre leurs murs un village, qui compta jusqu'à 700 habitants au XVIII^e siècle. Au fil des décennies, l'amphithéâtre a été réparé par touches successives. Les linteaux ont été renforcés, des escaliers et gradins reconstruits, la piste dégagée, les

maçonneries consolidées... Mais rien de comparable avec la campagne actuelle. «Jusqu'alors, les travaux étaient ponctuels. Des ajouts de chaux, des retouches mineures, mais jamais de restauration de fond en comble», poursuit Daniel-Jean Valade.

Le chantier, lancé en 2009, est d'une tout autre ampleur. C'est même le plus important jamais entrepris en France sur un édifice antique. Jusqu'en 2024, il va mobiliser maçons, tailleurs de pierre, ferronniers, restaurateurs... En tout, une trentaine d'ouvriers, mais aussi des architectes, des archéologues et un laboratoire français de recherche spécialisé en ingénierie des matériaux, le Lerm. Il prévoit la remise en état des soixante travées de l'amphithéâtre, par tranches de cinq ou six : de la couronne de l'édifice, à son arête sommitale, en passant par les galeries supérieures. Coût total de l'opération : 54 millions d'euros.

Grâce à cinq galeries circulaires, les classes sociales ne se croisaient pas

A la difficulté de la tâche s'ajoute une contrainte majeure : les arènes doivent rester ouvertes au public. Pas question de fermer le monument le plus visité de Nîmes, même temporairement. Les 300 000 visiteurs annuels doivent pouvoir circuler à l'intérieur de l'édifice. Et il faut même mettre le chantier sur pause à quatre reprises chaque année : lors des Grands Jeux romains (en mai), pour les ferias de Pentecôte (en juin) et des Vendanges (en septembre), et durant le festival de Nîmes qui s'achèvera cette année le 20 juillet, deux jours avant le passage du Tour de France.

L'objectif de cette restauration est de lutter contre l'ennemi numéro un du site : l'eau. Voilà ce qu'explique Christine Lavergne, la responsable du

chantier, qui coordonne toutes les équipes en charge de la restauration du monument : «En réalisant les premiers diagnostics, on s'est rendu compte que les parties les plus détériorées du bâtiment étaient les plus exposées au vent, et surtout à la pluie.»

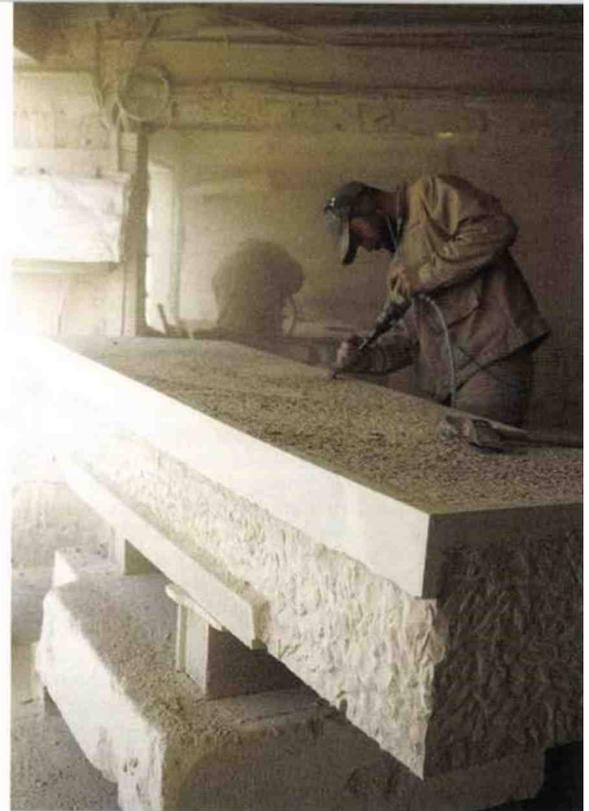
Constituée d'un calcaire à grain fin, la pierre de Barutel (du nom de la carrière toute proche d'où elle est extraite) est en effet sensible aux intempéries. Soumise aux assauts répétés de la pluie, elle finit par se dilater, et se fragilise. D'autant qu'à l'usure climatique s'ajoute la dégradation du système de récupération et d'évacuation des eaux pluviales. Lors de la construction, les Romains avaient mis au point un ingénieux réseau de canalisations, d'égouts et de bassins de rétention. L'architecture même du bâtiment avait été pensée comme un gigantesque entonnoir. Les gradins supérieurs, qui tenaient lieu de toiture, protégeaient les galeries. L'eau dévalait les marches pour rejoindre des conduites souterraines par lesquelles elle s'écoulait vers l'extérieur, empêchant toute stagnation.

Ce système d'évacuation n'a pas résisté à l'épreuve du temps, ni aux tremblements de terre – la Provence est une zone sismique, et même si les séismes n'atteignent que rarement une magnitude importante, les vibrations finissent par abîmer certains bâtiments. Résultat : l'édifice dans son intégralité s'est trouvé fragilisé. Les Romains avaient construit cinq galeries circulaires, permettant à chaque spectateur, grâce à une centaine d'escaliers et de vomitoires (couloirs), de rejoindre sa place sans croiser les spectateurs d'une autre classe sociale ; il ne fallait pas que les esclaves soient mélangés à la plèbe, qui, elle-même, ne pouvait côtoyer les patriciens. ●●●

PAS QUESTION DE FERMER, MÊME TEMPORAIREMENT,
LE **MONUMENT LE PLUS VISITÉ DE NÎMES**. PENDANT LES TRAVAUX,
LES ARÈNES RESTENT OUVERTES AU PUBLIC

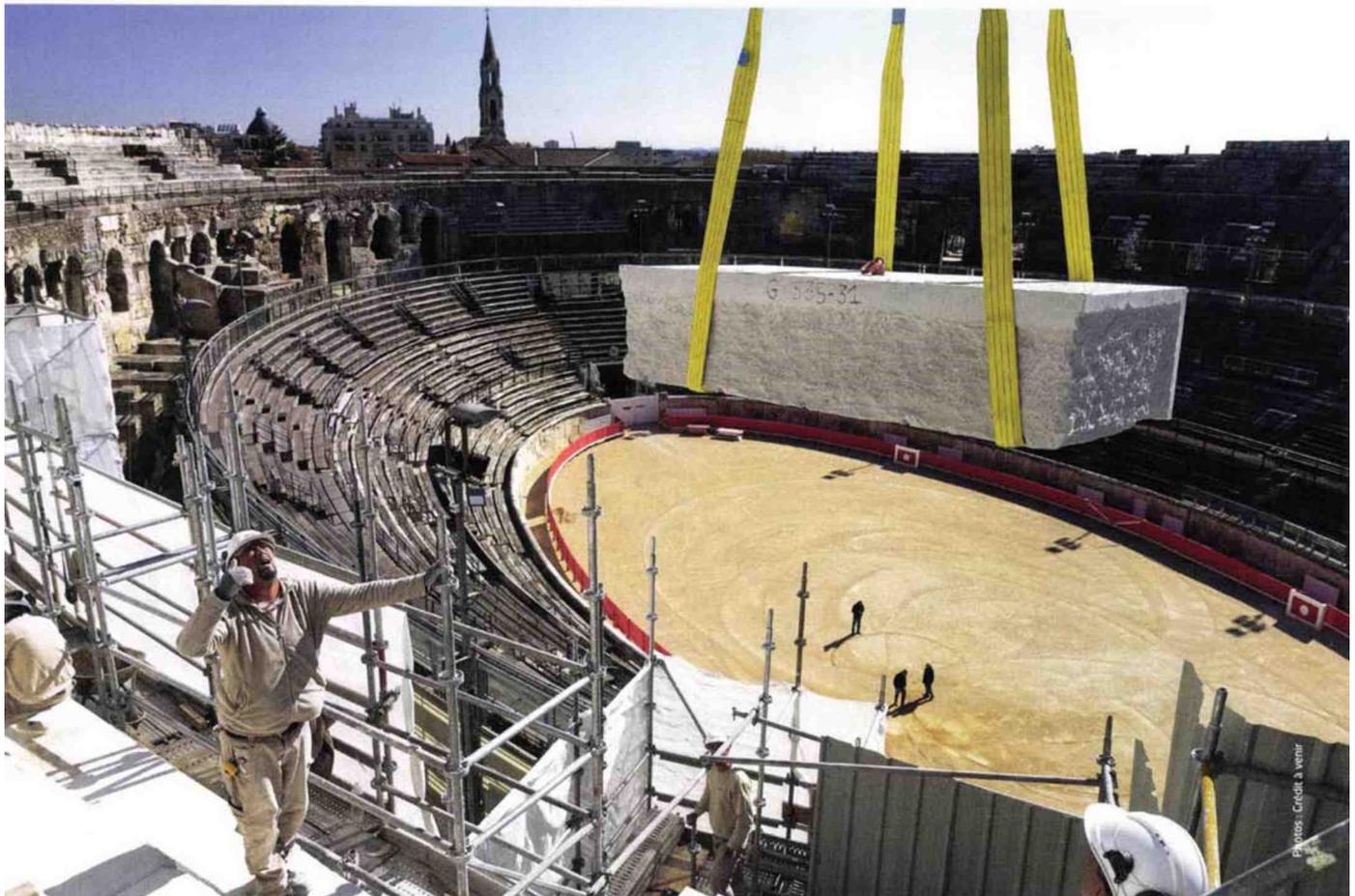


Stéphane Rumbidon/Ville de Nîmes (1/3)



- 1
- 2
- 3

1. Patiemment, pierre après pierre, les restaurateurs réparent les dégâts causés par l'eau jusque dans les moindres détails. 2. Plutôt que de remplacer les matériaux, il s'agit de redonner une seconde jeunesse aux blocs utilisés par les Romains. 3. Une fois restaurés, ces derniers retrouveront leur place dans leur travée d'origine.



Photos : Crédit à venir



●●● «Dans la galerie des équestres [une classe de la noblesse romaine], à certains endroits, le sol était devenu poreux, tant l'eau avait pénétré dans la pierre», souligne Christine Lavergne. A force d'infiltrations de ce type, c'est toute une masse liquide qui circule désormais de façon chaotique à l'intérieur du bâtiment, comme elle le ferait dans un réseau de grottes calcaires.

Réparer les dégâts s'apparente à un travail de fourmi. Pierre après pierre, tous les blocs de l'ellipse ont été analysés, afin de déterminer la nature de la roche (antique, ajout médiéval, restauration), son état et la charge qu'elle supporte. Dans l'Algeco au pied de l'échafaudage, une partie des résultats de cette phase préliminaire a été scotchée au mur. Sur une table sont posés des calepins, représentant les cinq travées en cours de restauration (53 à 57). Pour chaque bloc, ces documents signalent, grâce à un code couleur, la santé des pierres, le risque de chute... Du vert pour celles à changer. Du bleu pour celles à déplacer...

Ben-Moussa, le chef de chantier. Dans sa tenue beige, on remarque à peine qu'il est couvert de poussière blanche. Après avoir découpé à la tronçonneuse un pan du bloc trop abîmé pour être sauvé, il le remplacera par un morceau de roche sain. «Nous avons la chance de pouvoir utiliser le même matériau que les constructeurs de l'Antiquité, souligne-t-il. Les pierres utilisées viennent aussi de la carrière de Barutel, qui est toujours en activité.»

Mais si la pierre est abîmée et les greffes insuffisantes, il faut remplacer le bloc entier. En dernier recours. «Parfois, nous sommes proches de l'acharnement thérapeutique, concède Christine Lavergne. Mais il faut bien comprendre que notre objectif n'est pas de remettre à neuf l'amphithéâtre. Ce serait bien plus simple. Il nous suffirait de remplacer les blocs abîmés, sans se poser de question. Or, notre volonté est de transmettre l'histoire des arènes et de leurs restaurations successives, et de conserver ainsi le témoignage des siècles passés.»

agrafes de bois étaient utilisées pour caler les blocs de pierre entre eux. Après l'avoir prélevé, Richard Pellé analysera ce vestige, en ayant recours à la dendrochronologie, c'est-à-dire l'étude des cernes du bois, et à la datation au carbone 14. Grâce à ces analyses, le chercheur entend préciser la date de construction de l'amphithéâtre. «Longtemps, nous avons pensé qu'il avait été construit au I^{er} siècle. Les études menées jusqu'à présent tendent à indiquer qu'il daterait plutôt du premier quart du II^e siècle.»

A la travée 45, un autre chapitre de l'histoire de l'amphithéâtre se dévoile. Pour un œil non aguerri, cette travée ressemble à n'importe quelle autre. A force d'observation, on finit pourtant par distinguer une ligne de démarcation, en forme d'escalier. Côté sud de cette délimitation, les moulures sont finement ciselées. Côté nord, elles sont plus grossières. «Ce changement de technique d'épannelage montre qu'il y a eu un arrêt de chantier ici, commente l'archéologue. Lorsqu'il a repris, il a été quelque peu "expédié". Cela peut être dû à un changement d'architecte, ou plus vraisemblablement à une volonté de réaliser des économies, de temps ou de moyens, pour la fin des travaux. Dans l'Antiquité, de nombreuses tâches étaient réalisées par des esclaves, mais les tailleurs de pierre faisaient partie de la main-d'œuvre payée, et donc coûteuse.»

Les pierres de l'amphithéâtre fourmillent de ce genre de détails, invisibles pour les visiteurs, mais significatifs pour les archéologues. Une autre raison de ne pas remplacer les anciens blocs par des neufs, puisque tous ces stigmates portent en eux l'histoire même de l'édifice. Pas question donc de reboucher les petites excavations sur certains gradins, preuves que les Romains utilisaient des louves – de grandes pinces métalliques – pour soulever les blocs de pierre. Ni de supprimer les traces d'enduit post-médiéval, retrouvées sur la façade extérieure – probablement des enduits intérieurs d'une maison adossée aux arènes à l'époque où il y avait un village en son sein. Ni de gommer les graffitis antiques sur certains sièges, dont la signification n'est pas toujours claire.

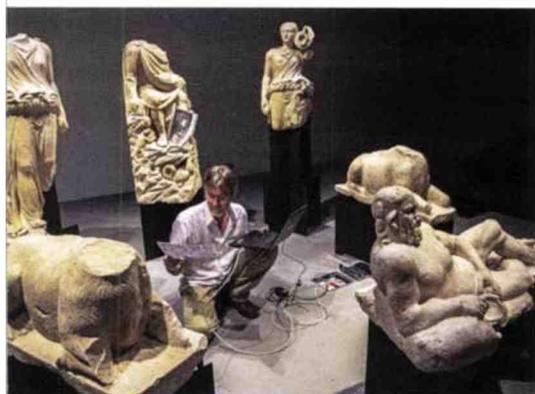
TOUT EST FAIT POUR PRÉSERVER LES PIERRES D'ORIGINE, PRÉCIEUX TÉMOIGNAGES POUR LES ARCHÉOLOGUES

Assis sur une planche de l'échafaudage, Vincenzo Scifo soigne les blocs, un à un. A l'aide d'une seringue, il injecte une résine collante dans les microfissures, afin de consolider le calcaire dégradé. Plusieurs mois seront nécessaires à ce restaurateur d'origine italienne pour appliquer cet onguent sur la façade des cinq travées. Un travail d'orfèvre. Souvent, les blocs ont besoin d'une cure plus importante que l'injection de résine : ragréages, goulonnages avec des tiges en Inox ou en fibre de verre, voire ajout de greffe de pierre. C'est à cette tâche que s'attelle justement quelques étages plus haut, au sommet de l'échafaudage, Abden

En parallèle du chantier de restauration, l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) mène un travail de fond sur le bâtiment, pour lui faire livrer ses secrets. «Grâce à l'archéologie, la moindre trace, le moindre détail de la pierre nous raconte un pan de l'histoire», poursuit Christine Lavergne. D'un signe de tête, Richard Pellé approuve. Entre deux blocs, au ras du sol, l'archéologue spécialiste du monde romain désigne une étroite cavité. Au fond, un morceau de bois. «Il s'agit d'une queue-d'aronde, explique-t-il. Jusqu'à présent, nous en avons trouvé 38.» Dans l'Antiquité, ces



Henri Comté/Encyclopædia



Raphaël Gaillarde/GAMMA-RAPHO

En haut. A quelques pas des arènes, on peut visiter le temple romain le mieux préservé au monde.
En bas. Ouvert en 2018, le musée de la Romanité est dédié à l'héritage antique de la ville.

VISITES

Découvrez la cité à l'heure romaine

Située sur la voie Domitienne, passage obligé pour rallier la péninsule ibérique depuis l'Italie, Nemausus (l'ancien nom de Nîmes) a occupé une place stratégique dans l'Empire romain, jusqu'à devenir l'une des principales cités de Gaule. Les arènes sont loin d'être le seul vestige de ce prestigieux passé. Voici quatre autres sites antiques à ne pas manquer dans la cité des Antonins.

La maison Carrée. Nulle part ailleurs il n'existe de temple romain aussi bien conservé que cet édifice du I^{er} siècle dédié au culte impérial. Etant donnée son histoire post-romaine (il servit d'hôtel de ville, d'église, d'habitation et d'écurie...), son état actuel relève du miracle.

La tour Magne. Visible à des kilomètres, cette tour est la seule de l'enceinte fortifiée qui entourait la cité antique à être encore debout. Construite avant la conquête romaine, elle fut rehaussée sous Auguste

jusqu'à atteindre 36 m de haut. Depuis, son dernier étage s'est écroulé, mais on peut encore y monter pour la vue sur Nîmes et les jardins de la Fontaine.

Le temple de Diane. Contrairement à ce que laisse supposer son nom, ce bâtiment hébergeait plus probablement une bibliothèque qu'un lieu de culte. A partir du Moyen Age, il abrita un monastère bénédictin. Il n'en reste que des ruines, mais on peut visiter l'intérieur, dont une salle voûtée de 16 m de long.

Le musée de la Romanité. Inauguré en 2018, ce lieu conçu par l'architecte Elizabeth de Portzamparc présente 5 000 œuvres de la préromanité, de la romanité et du Moyen Age, dont les mosaïques d'Achille et de Penthée, retrouvées lors des fouilles de 2006-2007. Parfait pour donner un peu de chair historique aux vieilles pierres.

Ces sites se visitent avec le même ticket d'entrée que celui des arènes. Infos : arennes-nimes.com

Il faut cependant agir vite, car les dégradations s'accroissent. Il ne reste qu'une poignée de bas-reliefs dans l'amphithéâtre, certains se détériorent à vue d'œil. «Lorsque je suis arrivée à Nîmes, il y a une quinzaine d'années, on distinguait bien mieux celui qui représente un combat de gladiateurs», s'inquiète Christine Lavergne. En outre, la façade penche de plus en plus vers l'extérieur, et l'écart entre elle et les murs des galeries intérieures ne cesse de grandir. «Pendant 1 500 ans, les pierres ont très peu bougé, tandis que durant les soixante dernières années le phénomène s'est accentué, détaille Richard Pellé. Il est possible que l'occupation anarchique des arènes, la

construction de maisons à l'intérieur et surtout autour de l'édifice ait préservé le bâti.» De même, l'utilisation continue des arènes a évité qu'elles ne soient employées comme carrière, comme c'est arrivé, par exemple, pour l'amphithéâtre de Béziers.

Autre signe de mauvais augure, les chutes de pierres sont plus fréquentes. De petits éclats le plus souvent, mais il arrive que plusieurs kilos de roche se détachent. Pour preuve, un fragment tombé dans la travée 48 la nuit précédente. Il gît désormais dans l'escalier reliant deux galeries. En plus des travaux de restauration, un chantier de levée des risques a donc été entamé, afin de parer au plus pressé.

Sécuriser le site pour les visiteurs tout en achevant la restauration des travées 53 à 57, prévue pour novembre : pour les acteurs de ce colossal chantier, pas le choix, il faut se presser. D'autant que de mai à septembre, ils seront régulièrement interrompus pour laisser la place au public. Ce n'est qu'au prix de ce minutieux travail que le grand amphithéâtre de Nîmes retrouvera, travée après travée, leur antique majesté. Sans perdre toutes ces marques accumulées, en deux millénaires d'existence, et qui en font l'un des plus précieux vestiges de l'histoire romaine. L'aventure des arènes continuera de fasciner des générations... ■

DÉBORAH BERTHIER